*Ami du Clergé* du 13 février 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Carême sur la gloire de Dieu.** — VII La gloire du Fils : notre idéal, 81. — VIII. La gloire du Fils : « J'ai vaincu le monde, » 84.
**Cours de prônes sur les Evangiles.** — XVII. *1er Dim. de Carême :* Tentés comme Jésus, résistons comme lui, 87. — XVIII. *2e Dimanche :* La transfiguration du pécheur, 88.
**Avant le Carême.** — Origine et utilité du Chemin de la croix, 90.
**Chemin de croix,** 92.
**Sujets de circonstances.** — Aux funérailles d'un bon chrétien, 93.
**Explication du Catéchisme.** — *49e Leçon :* La satisfaction et les indulgences, 94.

## CARÊME SUR LA GLOIRE DE DIEU

### VII

LA GLOIRE DU FILS : NOTRE IDÉAL

> ***Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.***
> **Je vous ai donné l'exemple ; ce que j'ai fait, faites-le.**
> **(Jo., XIII, 15).**

Mes frères,

Vous devez, vous pouvez, vous voulez aller au ciel un jour, dans la maison de votre Père, chez vous !

Mais, pèlerins du ciel, la route de votre vie vous conduit-elle à Dieu ? Interrogez le seul Maître des âmes, Jésus : « Maître, que faut-il faire pour avoir la vie éternelle ? » Et vous l'entendrez vous répondre : « Ce que j'ai fait, faites-le. »

Avez-vous parfois regardé un artiste peindre un portrait ? Il a sous les yeux son modèle et sous la main sa toile. Et ses yeux vont de l'un à l'autre. D'un regard exercé il saisit un trait du modèle, et d'une main habile il le reproduit sur sa toile. Aussitôt il compare la copie au modèle ; il avive, il estompe, il retouche jusqu'à ce que la ressemblance lui paraisse assez parfaite.

Ainsi vous allez faire comme des artistes divins.

Voici d'abord

#### I. — *Votre modèle*

Quand l'artiste entreprend une œuvre, son unique souci est de fixer dans la matière l'idéal qu'il a conçu, et l'œuvre sera parfaite si elle réalise pleinement la belle pensée de son auteur.

1. Ainsi Dieu, quand il nous créa, avait aussi un idéal, qui lui servit de modèle. Mais la pensée de Dieu — nous l'avons expliqué en parlant de la Sainte Trinité — ne peut pas être, comme la nôtre, l'acte passager d'une intelligence qui mendie au dehors son aliment indispensable. Elle est en Dieu lui-même, subsistant de son être et vivant de sa vie. C'est une personne divine, qui se nomme le Verbe, Fils unique du Père, dont il est l'image parfaite. Nous avons donc été créés à l'image du Verbe ; et notre idéal, c'est lui. Aussi, quand le péché eut défiguré en notre âme la divine ressemblance, Dieu, pour la restaurer, ne conçut pas un idéal nouveau. Il ne peut pas en avoir d'autre ; son Verbe l'exprime tout entier. C'est pourquoi, dit l'Apôtre, il nous reforma à l'image de son Verbe, après avoir effacé dans le sang de Jésus les traits horribles du péché. Après donc comme avant la chute, notre suprême perfection consiste à ressembler à Dieu, en réalisant sa pensée créatrice, qui est son Verbe éternel.

2. Mais comment devenir les confidents de la pensée de Dieu ? Pour confier la sienne à un marbre, le sculpteur ne songe pas à éveiller dans sa matière une pensée semblable à la sienne ; il l'impose brutalement à grands coups de ciseau, la matière brute ne pouvant pas la recevoir autrement. Mais nous sommes doués d'intelligence, et de liberté par surcroît. Dieu nous communiquera sa vraie pensée par des paroles, que nous serons libres d'entendre, et qui éveilleront dans notre intelligence des pensées semblables à son Verbe.

De fait, dit l'Ecriture, Dieu nous parle de mille manières. Les cieux et la terre racontent déjà la gloire de Dieu. Il est vrai que l'œuvre dit peu de chose de son auteur. Elle sait qu'il existe et qu'il l'a faite. C'est peut-être, en gros, tout ce que la création nous apprend de Dieu, mais elle le dit à qui veut l'entendre. Et dès lors ne pensez-vous pas que le premier devoir de tout homme venant dans ce monde, aussitôt qu'il ouvre les yeux, est de chercher à déchiffrer le nom de Dieu dans le livre de l'univers avant d'épeler le nom des êtres ?

Mais je voudrais en savoir plus : connaître, si possible, avec assez de précision les perfections de Dieu que je dois imiter, les décisions de sa volonté que je dois accomplir, les opérations de sa Providence à qui je dois me conformer, les secrets de sa vie que je dois partager, les merveilles de son paradis que je dois partager un jour. Mais la simple nature n'en a pas reçu confidence. Il faut attendre que Dieu lui-même incline les cieux et descende jusqu'à nous. Ce n'est plus par la Création, c'est par la seule Révélation que nous connaîtrons tous ces traits précis de son Verbe.

Sans doute, « tant que nous sommes dans ce corps mortel, dit S. Paul, nous voyageons loin du Seigneur, » éloignés de lui non par le temps ni par l'espace, mais par l'imperfection de notre nature créée. Dieu se trouve si loin des hommes que pour se faire entendre d'eux, il devra prendre des porte-voix. Et, en effet, les Ecritures et les Prophètes, et les Apôtres, et les Ministres de l'Eglise ne sont pas autre chose que les porte-voix du Seigneur.

3. Ah ! si la vivante pensée de Dieu, au lieu de prendre une voie d'emprunt ou de se vêtir d'une lettre morte, pouvait, en descendant vers nous, se couvrir d'une chair vivante ! Or, un jour de Noël, le grand miracle s'accomplit : le Verbe en personne s'est fait chair et habita parmi nous. Nous l'avons vu de nos yeux, dit S. Jean, nous l'avons touché de nos mains, ce Verbe de vie ! Depuis donc cette nuit de Noël, notre idéal divin, qui s'appelle dans l'éternité le Verbe, porte un nom humain : Jésus-Christ.

Je comprends maintenant que les prédestinés, ceux que Dieu justifie sur terre et qu'il glorifie dans le ciel, doivent ressembler à Jésus-Christ. Je comprends que lui-même nous propose son exemple, lui qui est l'image de Dieu. Si je sais naître comme il est né, vivre comme il a vécu, mourir comme il est mort, si de la crèche jusqu'au Calvaire je marche

exactement dans la trace de ses pas, je serai parfait comme lui, je serai parfait comme Dieu. Ayant partagé sa vie sur la terre, il sera juste que je partage sa vie éternelle dans les cieux.

Je dois, je puis, je veux aller au ciel un jour. Pour cela je n'aurai qu'à vous suivre, ô Maître, partout où vous irez. Vous êtes, en vérité, l'unique voie de mon salut ; car il n'est point au monde un autre nom pour nous sauver. C'est celui que je dois apprendre, et connaître à fond, et savoir par cœur, si je veux posséder la vie éternelle.

Pour sauver Israël, le juif Mardochée se déclarait prêt à embrasser dans la poussière la trace des pas de leur ennemi mortel Aman. Qu'au moins le désir de sauver mon âme écarte de moi le malheur d'abandonner les traces de Jésus. Car grâce à vous, ô mon Sauveur, je puis mettre mes pieds dans les pas de Dieu. Mon idéal, c'est de vous suivre : en vous je vois le Père, à qui je dois ressembler ; en vous j'entends le Verbe, que je dois réaliser ; vous êtes le divin Modèle, que je veux maintenant copier.

### II. — *La copie*

S'il est vrai que toutes les âmes n'ont qu'un idéal ici-bas, à la fois humain et divin, puisque nous devons être des hommes-Dieu à l'exemple de Jésus-Christ, examinons ensemble quelle est notre attitude réelle en face de cet idéal.

Il me semble, m. f., et vous allez voir que

1° la plupart des âmes le tronquent et n'en poursuivent que la moitié ;

2° beaucoup le dédoublent et en poursuivent conjointement les deux tronçons séparés ;

3° très peu d'âmes, hélas ! le respectent et le réalisent tout entier.

1. Voici, d'abord, la multitude des âmes qui ne poursuivent en réalité qu'une moitié d'idéal : ou tout humain, ou tout divin. Sur l'échelle de la perfection, nous les placerons donc au dernier barreau.

Le plus bas possible, évidemment, les âmes qui n'ont qu'un idéal humain. Peut-on même, pour celles-là, parler d'idéal ? Leur rêve se borne à ceci : passer en ce monde pour des hommes intelligents et débrouillards, pour des femmes du monde accomplies, pour des jeunes filles à la page ! Je n'insiste pas. Vous connaissez trop ce portrait, et ce n'est pas le vôtre, bien sûr, puisqu'il ne s'agit là que d'honnêtes païens, tout au plus.

Mais voici que je mets un peu plus haut, mais pas beaucoup, la légion de ces âmes qui se croient pieuses, parce qu'elles poursuivent exclusivement un idéal tout divin. Ne leur parlez pas, à ces saintes âmes, des choses les plus douces au monde, pas même des actes nécessaires à la vie. Est-ce qu'il peut y avoir de la vertu dans ce très bas monde et la moindre joie pure dans cette vallée de larmes ? Les soucis matériels, les besoins corporels, les vertus naturelles et les devoirs de société, n'en parlez pas, je vous en prie : tout cela leur paraît si peu intéressant pour commencer, et presque odieux pour finir. Parlez-leur des choses divines, des exercices de piété, des sacrifices somptueux, des apostolats magnifiques, dont elles vivent uniquement.

Elles en mangent tellement que l'idéal en crève ! Alors des âmes profondément religieuses se montreront dans le courant de la vie malpropres, malhonnêtes, mal élevées et insupportables. On passera des heures à l'église en laissant tout à l'abandon chez soi. On récitera des rosaires et entre les dizaines tout le mal possible du prochain. On porterait des cilices, mais on ne supportera pas la moindre contrariété dans la vie. Une piété pareille, vous le comprenez bien, est dérisoire et scandaleuse.

Or d'où vient le mal ? De ceci : sous prétexte de glorifier davantage Notre-Seigneur, ces âmes ne voient en lui et donc en elles que le Dieu : l'humanité ne compte pas. Mais que font-elles, les malheureuses, sinon le détruire en réalité ? Si Jésus-Christ n'est plus l'Homme-Dieu, ce n'est plus lui évidemment.

Ayez une souveraine horreur de cette dévotion mal comprise, qui mutile en nous le portrait divin. Et devant une pareille horreur détournons la tête, et passons !

2. L'erreur, hélas ! n'est pas moindre, ni moins fréquente, ni moins funeste, d'une deuxième légion d'âmes — car celles-là aussi sont légion — qui mènent une double vie : l'humaine et la divine, la terrestre et la spirituelle, poursuivant de toutes leurs forces non plus une moitié d'idéal, mais un idéal dédoublé.

Voici, d'un côté, la vie naturelle avec tous les actes physiques et sociaux qui la composent normalement. Il faut bien, pour vivre, manger, dormir et même se distraire. Il faut même, par les temps qui courent, prendre sa bonne part des soins du ménage, s'habiller soi-même au besoin. Ce sont, comme on dit, les nécessités de la vie. Sans parler des visites et des réceptions, non moins nécessaires dans un certain monde. Or ces actes indispensables peuvent être plus ou moins nombreux. Mais il est évident, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre social, que plus ils sont fréquents, plus ils sont faciles, plus aussi la vie est intense. Je vous l'accorde. Pour l'instant laissez-moi regarder vivre ces âmes. Elles ont à cœur de bien vivre. Elles mangent bien, elles s'habillent bien, elles reçoivent bien : ce sont des gens vraiment très bien.

Mais ce bien, quelle en est la règle ? Quel en est donc l'idéal ? Il est très facile de le voir. Elles vivent comme on vit dans leur monde. C'est autour d'elles, c'est tout près d'elles, c'est à leur niveau qu'elles trouvent leur modèle. En somme, l'idéal de leur vie naturelle est un idéal purement humain.

Et voici, d'autre part, la vie spirituelle avec, elle aussi, ses actes spéciaux, réputés pieux, ou même déclarés saints d'avance : la sainte oraison, la sainte messe, la sainte communion, le saint rosaire, etc. Et voici le raisonnement sur quoi se fonde cette vie, comme l'autre : plus les actes de piété sont nombreux et fervents, plus la vie spirituelle est vraiment intense. Aussi ces âmes sincèrement pieuses cherchent à multiplier leurs exercices de piété et s'efforcent de les bien faire.

Mais, hélas ! leur souci d'être humainement parfaites gêne, restreint, dissipe souvent leur pauvre vie spirituelle. C'est un vrai problème d'accorder les deux ; car les deux sont bien séparées : chacune a ses actes, son horaire, ses règles, et son idéal !

Qu'est-ce à dire, m. f., sinon que ces âmes, ayant coupé le Christ en deux, consument leur temps et leurs peines à en recoller les morceaux ? Quel travail ! et bien inutile, car l'idéal reste brisé et tous leurs efforts ne feront point qu'il vive.

Ah ! si le Christ vivait en nous, il serait Dieu quand il est homme, et serait homme quand il est Dieu. A quel moment de sa vie n'était-il donc que

l'un ou l'autre ? Il était Dieu, Jésus, quand il mangeait ou qu'il dormait, aussi bien qu'à l'heure de la prière. Il était un homme parfait au sommet du Thabor comme au fond de son Tabernacle ; il est Dieu et homme partout et toujours à la fois. Si donc, m. f., vous faites deux parts dans votre vie, l'une humaine et l'autre divine, si intimement que vous les rapprochiez, vous allez tuer votre idéal !

3. Laissez-moi donc, je vous en prie, ordonner mieux toute votre vie sur le modèle de l'Homme-Dieu.

Si les trois états d'âme que nous avons examinés, manquent leur but en définitive, c'est que leur point de départ est faux. Ils partent d'une théologie divine et d'une psychologie humaine aussi pitoyables l'une que l'autre, comme vous allez vous en convaincre.

En effet, ces âmes raisonnent pratiquement comme si elles croyaient avoir deux âmes dans le corps, chacune principe d'une vie propre : leur âme humaine naturelle, et leur grâce surnaturelle, qu'elles prennent sans doute pour une autre âme, indépendante de la première. Quelle étrange erreur, et quelle hérésie ! Mais non, m. f., la grâce ne s'ajoute pas à la nature comme une autre âme dans notre corps ; elle surélève la nature humaine jusqu'à la diviniser ; notre âme naturelle devient alors divine, notre vie naturelle devient surnaturelle. C'est autrement simple et grand !

Dès lors, tout le plan de notre édifice spirituel est parfaitement défini : les matériaux de l'édifice sont tous les actes de notre vie, auxquels la grâce donnera une forme réellement divine. Reprenons, si vous le voulez bien, les deux points de cette doctrine d'une importance capitale.

Je dis, en premier lieu, que *la matière* de notre édifice de vie chrétienne, c'est à un titre égal tous les actes de notre vie humaine : physique, sociale et religieuse. Tous, je le répète, sont au même titre les pierres de cet édifice ; car c'est en vertu d'une aberration psychologique incroyable qu'on a pu donner à certains de ces actes une valeur en soi différente. Réfléchissez une seconde. Quelle différence peut-il y avoir, au point de vue de l'acte lui-même, entre manger et communier, entre lire un roman ou une page d'Evangile, entre réfléchir sur votre travail ou bien méditer sur votre salut ? N'est-ce pas tout à fait le même acte humain ? Ce qui change, c'est son objet, qui est d'un côté profane, et de l'autre saint. Mais sa sainteté à lui ne constitue pas la vôtre, laquelle consiste précisément dans votre manière divine d'agir sur cet objet, c'est-à-dire dans la divinisation de vos actes humains. Entendez le Maître vous dire : « Ce n'est pas ce qui entre en vous — l'objet — qui vous souille ou vous purifie ; mais c'est uniquement ce qui sort de vous » — votre acte.

Quelle folie, par conséquent, de faire un choix parmi ces actes, de négliger les uns pour n'utiliser que les autres, comme s'ils ne sortaient pas tous de la même source physique, nos différentes facultés, sous le seul contrôle qui leur donne une valeur morale, celui de notre volonté aussi naturellement humaine ! Il n'y a donc pas dans notre vie des actes saints d'avance, et d'autres à sanctifier. Il n'y a et il ne peut y avoir que des actes humains naturels, qui sont tous à diviniser.

Comment ? Par le moyen, qu'assure la grâce, des trois mêmes vertus proprement divines qui se nomment la foi, l'espérance et la charité. Aucun acte ne saurait acquérir autrement une *forme divine*. Si vous ne croyiez pas que Dieu se trouve dans l'Hostie, si vous n'espériez rien en venant la manger, si vous ne vouliez pas vous unir à Jésus, oseriez-vous prétendre avoir fait une sainte communion ? Et si, par ailleurs, étant en état de grâce, vous croyez en vous mettant à table que c'est bien le bon Dieu lui-même qui vous sert votre nourriture, si vous n'avez qu'un seul désir : prendre des forces pour le servir, si vous acceptez de sa main divine ce qu'il vous offre pour lui faire plaisir, ne pensez-vous donc point que ce repas est tout divin ?

Bien plus. Les actes, dont l'objet est proprement religieux, non seulement vous devrez les diviniser comme les autres, mais encore, sous peine de les rendre inutiles, les ordonner aux autres comme des moyens au but ; car tel est leur sens profond : ils nous procurent les moyens de diviniser tous nos autres actes. Vous m'assurez que vous faites à la perfection vos exercices de piété. Je vais le savoir tout de suite : comment vivez-vous le reste du jour ? Tout est là, en effet ; votre idéal n'est pas ailleurs. Vous avez fait ce matin une excellente communion ? Avez-vous déjeuné ensuite avec plus de foi et d'amour ? Je n'y ai pas même pensé ! Quel sens donniez-vous donc à votre communion, si, étant un moyen divin, elle ne vous sert pas en réalité à vivre ensuite divinement ?

Mesurez maintenant, m. f., dans quel abîme d'erreur se trouvent plongées des âmes qui dédaignent les actes de leur vie naturelle — celles-là prétendent sans doute bâtir sans matériaux ! — ou qui se soucient uniquement de leurs exercices de piété — instruments qui ne servent à rien ! — ou qui mesurent leur vie divine d'après la fréquence d'actes extérieurs de religion, qu'elles ne prennent pas soin de diviniser, et qui ne sont le plus souvent que des embryons anormaux de pauvres actes à peine humains !

* *

Jetez plutôt les yeux sur votre beau modèle, le Fils de Dieu fait homme, N.-S. Jésus-Christ. N'était-il pas, lui, en toutes circonstances homme et Dieu tout ensemble inséparablement ?

A son exemple désormais vous voudrez être et vous montrer des âmes humaines divinisées dans la rue comme à l'église, à l'heure du travail comme au moment de la prière, parce que tous vos actes, quels qu'ils soient matériellement, n'auront qu'un principe : une vérité de foi ; un moyen : la grâce qu'assure la prière d'espérance ; un terme : une intention de charité ; et que Dieu se trouvant ainsi le principe, le moyen, le terme de tous les actes de votre vie, vous ressemblerez parfaitement à son Fils, qui par tous ses actes, en effet, est la voie humano-divine de la vérité à la vie. C'est donc bien ainsi, et pas autrement, que votre idéal chrétien se trouvera réalisé.

Alors vous pourrez dire avec l'apôtre S. Paul : « Imitez-moi, comme j'imite Jésus-Christ ! » Car vous serez à votre tour de parfaits exemplaires du Christ, qu'il suffira de voir pour être éclairé, de toucher pour être embrasé et de reproduire pour être sauvé ! Ainsi soit-il.

## VIII

### LA GLOIRE DU FILS : « J'AI VAINCU LE MONDE »

***Confidite, ego vici mundum.***
**Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.**

Mes frères,

Pour que le Fils de Dieu, en se faisant homme, manifestât la gloire personnelle du Verbe, il fallait qu'elle rayonnât à travers son humanité.

Mais alors pourquoi donc, ô Christ, se réfugier pour naître au fond d'une étable, puis t'enfuir de peur devant la face d'Hérode, puis te cacher pour vivre pendant trente ans à Nazareth ? Pourquoi donc, quand ta gloire commençait à transparaître, imposais-tu silence aux hommes et aux démons ?

J'entends bien que les uns et les autres te poursuivent d'une haine féroce : entre le monde et toi c'est une guerre à mort. Qui donc finalement triomphera de vous deux ? Attendons, m. f., l'issue de la lutte pour glorifier le vainqueur.

Vous n'attendrez pas longtemps. Le temps de vous montrer les adversaires en présence et la haine de races qui les anime l'un contre l'autre ; vous pourrez suivre plus à l'aise les phases séculaires de cette guerre d'extermination, au terme de laquelle non seulement vous voudrez, je crois, donner raison à Jésus-Christ affirmant : « J'ai vaincu le monde ; » mais vous aurez pleine confiance de le vaincre avec lui.

#### I. — *Ses adversaires*

Quand on dit que le monde est l'ennemi de Dieu, il ne s'agit pas de ce monde que Dieu créa au commencement et qui était si merveilleux, au sortir des mains divines, que Dieu lui-même l'admira, voyant qu'il était bon : « *Vidit quod esset bonum.* » Quel est donc ce monde que Jésus maudira plus tard, le voyant totalement mauvais : « *totus in maligno positus* » ?

C'est le même matériellement, mais formellement il est tout autre ; car au lieu d'être tel que Dieu l'avait formé, le voici tel désormais que le péché le déforma. Rendez-vous compte, m. f., de cette hideuse transformation.

A travers les règnes minéral, végétal, animal, le Créateur avait daigné répandre quelques traits à peine ébauchés de sa sagesse, de sa puissance, de son amour. Mais cette ébauche aux traits épars, à peine tracés, demeurait tellement informe qu'on eût malaisément compris le vrai dessin de l'univers et qu'il avait la forme d'une esquisse de Dieu.

Elle parut soudain manifeste, quand, au matin du sixième jour, le Créateur, ramassant les traits essentiels des trois règnes pour faire un monde en raccourci, dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Alors dans ce miroir du monde apparut l'image de Dieu.

Si la forme propre de l'homme allait jusqu'à la ressemblance divine, celle du monde était manifeste : il était l'image de Dieu. Telle était bel et bien sa forme.

Or elle était si belle et elle était si bonne, qu'un jour l'homme, trompé par Satan et aveuglé par son orgueil, prit la créature pour le Créateur ; de l'or matériel il fit donc un dieu, et il adora le veau d'or ; du plaisir brutal il se fit un dieu, et il adora la chair corruptible ; de sa propre raison il fit une déesse qu'il éleva sur les autels. Sous les coups du péché, l'image de Dieu se dégradant devenait l'idole de l'homme : voilà sa forme de péché, que le monde épouse par l'idolâtrie.

Or ce faisant, que prétend-il, sinon détruire de fond en comble le sens même de la Création, en la reformant à sa propre image devenue, grâce à son péché, une caricature si abominable de Dieu, qu'au lieu d'aider l'homme à le reconnaître, elle ne lui inspirera que du mépris pour son auteur ? Ce qu'il prétend en fin de compte ? Détruire Dieu et le remplacer comme l'idole divinisée remplace l'image divine !

Maintenant, m. f., je vous le demande : Estimez-vous que j'ai calomnié le monde, ce monde qui adore l'argent ou le plaisir, ou bien la science et sa raison, en disant qu'il est l'adversaire de Dieu ? Non, non, ce n'est pas assez dire. En s'acharnant contre son œuvre, c'est Dieu lui-même qu'il poursuit d'une haine vraiment satanique, puisque c'est Satan qui le mène. Au fond, ce monde du péché est l'ennemi mortel de Dieu.

Mais Dieu relève le défi. « Je ne cède ma gloire à personne, et c'est moi qu'il faut adorer, déclare-t-il souvent à son peuple. Si tu te fabriques des idoles, souviens-toi que je suis le Dieu fort et le Dieu jaloux ! » Les peuples seraient-ils incapables de se souvenir ? Celui-ci du moins a la mémoire courte. Dieu se charge de la rafraîchir par des épreuves ou des succès qui composent au jour le jour le miracle de son histoire. Peine inutile : il oublie tout, et surtout qu'il ressemble à Dieu ; si bien que, dit l'Apôtre, quand le Verbe incarné parut en ce monde, lui à l'image de qui nous avons tous été créés, même les siens ne le reconnurent pas. Mais à partir du jour où l'on put soupçonner que le Christ était Dieu et venait restaurer, fût-ce au prix de son sang, l'image divine de notre âme défigurée par le péché, le monde voua au Christ une haine mortelle.

De son côté, Notre-Seigneur ne cache pas sa haine du monde. Il n'y a rien de commun, dit-il, entre lui et moi. Je viens d'en-haut, je viens du Père, tandis que le monde sort des bas-fonds du péché. Je suis la vérité ; le monde vit dans les ténèbres. Je suis la vie ; et le monde n'est qu'un sépulcre plein d'ossements et de pourriture. Je suis la voie qui mène au ciel ; le monde va vers la perdition. Il faut nécessairement choisir entre le monde et Jésus-Christ.

Voilà bien des maximes chrétiennes par excellence ; à telle enseigne qu'on reconnaît un vrai disciple de Jésus à ce signe que le monde le poursuivra de sa haine, comme il a haï Jésus-Christ ; et que le vrai chrétien détestera ce monde pour qui Notre-Seigneur n'a pas voulu prier, car il est réprouvé d'avance, et l'on ne prie pas pour les damnés.

Ainsi, m. f., rien n'est plus manifeste : Si le monde est l'ennemi de Dieu et de tout ce qui lui ressemble, le Christ et tout chrétien est aussi l'ennemi du monde : entre eux il y a un abîme, et cet abîme est plein de haine.

— De la haine la plus violente, la plus irréductible et la plus meurtrière : une *véritable haine de races*.

On a vu parfois, dans l'histoire des peuples, de ces luttes farouches entre races ennemies. Même aujourd'hui, n'est-il pas vrai ? on relit avec épouvante le serment que fit Annibal à peine âgé de dix ans : « Haine éternelle aux Romains ! » tandis qu'à Rome le vieux Caton répétait comme un cri sauvage :

« *Delenda Carthago !* Il faut anéantir Carthage ! » Jusqu'à ce qu'en effet la reine de l'Afrique disparut sous les coups de Rome, qui s'acharna sur ses ruines au point de laisser à peine à Carthage un pan de mur pour attester son existence à la postérité !

Cette haine de races se retrouve chez les animaux, où elle est sauvage et féroce !

A vrai dire, cette inimitié aurait pu ne pas exister ni entre les bêtes, ni entre les hommes. Que dis-je ? Dans la pensée du Créateur, elle était à jamais bannie de notre Paradis terrestre, où la plante servant l'animal et l'animal docile à l'homme et l'homme obéissant à Dieu, dans l'universelle harmonie régnait l'universelle paix.

La haine et la guerre et la mort sont les fruits amers du péché ; mais le pire de tous, le voici : « Je créerai, dit Dieu au serpent, des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne ! » Le mot est dit et dit par Dieu.

Quelle est cette race de Satan, ennemie mortelle de la race issue de Marie et du Christ ? C'est la race dont Satan est le père et le chef. Or il est le prince de ce monde. « C'est votre père, disait Jésus aux Juifs. Celui qui est de Dieu, celui-là me comprend et m'aime ; mais vous ne pouvez me comprendre, parce que votre père est Satan. » Et il disait à ses disciples : « Si vous étiez du monde, il vous aimerait comme étant de sa race ; mais parce que je vous ai choisis au milieu du monde, il vous poursuivra de sa haine ! »

Il faut donc bien, m. f., en prendre son parti : entre le monde et Dieu, entre le Christ et son Eglise il y a une haine de races absolument inextinguible qui va désormais — vous allez le voir — attiser en eux à perpétuité non pas seulement une lutte à mort, mais une guerre d'extermination.

## II. — *La lutte*

Le royaume de Dieu, en effet, qui n'est pas de ce monde puisqu'il est spirituel, ne peut pas s'étendre autrement qu'en absorbant de jour en jour l'empire matérialiste, charnel et orgueilleux que dirige Satan, et qui s'appelle le monde. Il faudra que Jésus arrache un à un du milieu de ce monde et corrompu et corrupteur tous les sujets qu'il s'est choisis. Ainsi le monde sera détruit par l'absorption de ses sujets dans le royaume de Dieu. Ou convertir le monde, ou le détruire sans pitié : il n'y a pour le Christ aucune autre issue à sa lutte contre le prince de ce monde et contre sa race maudite. Et de fait, depuis 6.000 ans, tout ce que son amour ne parvient pas à absorber, Dieu le détruit sans cesse impitoyablement, lorsque sa patience est à bout. L'histoire ne raconte pas autre chose, quand on sait la lire intelligemment à la lumière de la foi.

— Ce fut au beau milieu du Paradis terrestre que le premier homme de ce monde, devenu sujet de Satan, osa déclarer la guerre à son Dieu. La riposte divine ne se fit pas attendre. Dieu, selon sa promesse, anéantit d'un mot le Paradis terrestre sans en laisser la moindre trace.

Voici Caïn, le fratricide. Dieu le maudit et toute sa race, lui laissant cependant plusieurs siècles pour se repentir. Mais la race des enfants des hommes se multiplie prodigieusement et multiplie tellement ses crimes que la terre en est infestée. En vain Dieu, cent ans à l'avance, annonce qu'il détruira cette humanité corrompue, à la seule exception de la famille de Noé. Ce monde ennemi de Dieu et de soi-même profite de son dernier siècle pour mettre le comble à sa corruption. « Je l'exterminerai, » répète le Seigneur. Et quand sa voix est fatiguée de retentir dans le désert, elle commande aux sources du ciel et aux réservoirs de la terre de mêler leurs flots en furie. C'est le déluge universel et l'extermination du monde.

De nouvelles générations sont issues du juste Noé, auxquelles la crainte du Seigneur conserve un moment la sagesse. Mais qui se ressemble s'assemble. Peu à peu une vague de débauche, surgie du fond de l'enfer, emporte les adorateurs du plaisir le plus bestial et les rassemble dans cinq villes au bord de la Mer Morte. Là tout le monde souille à l'envi l'image du Dieu incorruptible. La revanche éclate un beau jour. Un déluge de soufre et de feu s'abat sur les cités coupables, et les noms sinistres de Sodome et de Gomorrhe rediront aux siècles les plus reculés que Dieu ne pactise pas avec un monde corrompu.

— Ce qui est vrai des âmes est aussi vrai des peuples. Un jour il plut à Dieu d'en donner la vision au roi Nabuchodonosor. Il vit en songe une statue dont la tête était d'or très fin, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds d'argile. « Tu regardais, ô roi, dit le prophète Daniel, et voici qu'une pierre détachée des hauteurs par une main invisible réduit en miettes la statue, et devient une montagne qui remplit l'univers ! C'est ainsi qu'il a plu à Dieu de te faire voir dès maintenant toute la suite des empires. » Regardons-la à notre tour.

Voici *Babylone*, la ville de l'or et du plaisir. Dieu essaie de la convertir par son peuple en captivité. Pendant soixante-dix ans les prophètes y prêchent le vrai Dieu. Le luxe et la débauche y coulent de plus belle. Mais un jour Isaïe prophétise au nom du Seigneur : « Malheur à Babylone ! J'enverrai contre toi les Mèdes qui ne chercheront point ton or, mais seulement le sang de tes fils. Alors Babylone, la reine des cités, l'orgueil de la Chaldée, deviendra une autre Sodome, dont Dieu détruira même les ruines. Jusqu'à la fin du monde elle restera déserte ; et seuls les animaux sauvages trouveront leur repaire dans ce temple de la volupté. »

Il en fut ainsi à la lettre.

C'est au tour de *Persépolis*, capitale des Mèdes et des Perses. Partout, raconte Xénophon, une cupidité insatiable, une oisiveté scandaleuse, et le luxe le plus effréné. Un nouveau ravageur, Alexandre de Macédoine, tombe comme la foudre, pulvérise les armées persanes et incendie la capitale, dont les rares décombres rappellent au voyageur qu'à un certain moment le monde avait ici sa capitale, et que Dieu l'a exterminée !

Puis c'est au tour de la *Grèce*. Verra-t-on jamais un autre peuple au monde aussi sobre que celui de Sparte, plus artiste que celui d'Athènes à leurs débuts ? Mais bientôt la puissance, la richesse et la gloire le poussent au culte de tous les vices qu'il lui plaît de diviniser. Dieu appelle Rome à son aide. Ecoutez : « Des ruines de toutes parts, écrit Chateaubriant. L'emplacement de Lacédémone n'est plus qu'un désert. Le soleil l'embrase en silence et dévore incessamment le marbre des tombeaux. »

Voici *Rome* enfin, le royaume de fer qui a brisé d'abord, puis absorbé les autres. Or dans le temps où Rome achève de soumettre à son joug de fer tous les peuples de l'univers, une petite pierre se détache

de la montagne du Calvaire, cette pierre dont le Christ a dit : « Sur toi je bâtis mon Eglise, et toutes les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, » car toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Va-t-en par le monde, et soumets toutes les nations au joug suave de Jésus !

Et Pierre, le conquérant divin, vient à Rome armé de la croix. Rome va-t-elle se convertir ? L'histoire ne sert donc à rien ? Rome poursuit les chrétiens d'une haine vraiment féroce ; et pendant ces trois siècles où elle les martyrise, ne demande à ses maîtres et à ses faux dieux que du pain et des jeux.

C'en est trop ! Dieu, qui entend monter de la terre romaine le cri du sang de ses martyrs, fait un signe aux hordes du Nord. Attila accourt, amoncelle les ruines et les cadavres, et sur ce monceau de débris s'écrie très justement : « Je suis le fléau de Dieu ! »

Ce qui fut sera, vous le comprenez bien. Car il faut que le Christ règne et qu'il soumette à son empire les intelligences et les cœurs, les familles et les sociétés, et tous les peuples de la terre ; car son règne n'aura pas de fin, dit le prophète, ni dans le temps ni dans l'espace ; il doit être le Roi du monde et le Roi des siècles futurs ; par droit de naissance et par droit de conquête il est Roi pour l'éternité.

Vous pensez bien, m. f., que la divine Providence, en abattant l'une après l'autre les têtes orgueilleuses qui prétendaient dominer le monde, avait pour but non de détruire, mais d'édifier précisément le corps humain régénéré dont le Christ doit être le chef. De fait, sous les coups terribles de la vengeance divine, les hommes endormis dans l'oubli du vrai Dieu se réveillaient, ouvraient les yeux, guettant dans l'ombre épaisse de leur nuit spirituelle l'aurore du jour qui se levait, où tout homme verrait le salut de Dieu.

Combien furent-ils dans l'Ancien Monde, ces justes au cœur droit qui, à l'exemple d'Abraham, saluaient par avance le grand jour du Christ ! Plus heureux, nous autres, nous l'avons vu, s'écrie l'Apôtre, nous l'avons vu de nos yeux. Et des millions de baptisés, devenus les membres du Christ, l'acclament et le suivent comme la tête unique de cette humanité nouvelle.

Sa conquête n'est pas achevée, tant s'en faut. La petite pierre de son Eglise ne remplit pas encore le monde, je le sais. Qu'est-ce que cela prouve ? Si la toute-puissance de Dieu laisse encore du temps à sa miséricorde, s'il ne se hâte pas de détruire ce monde ennemi, c'est qu'on est moins pressé d'affirmer sa victoire, quand on est sûr d'être vainqueur.

Mais un jour viendra où, les buts de la gloire divine étant enfin réalisés, la cruauté des choses et la malice des hommes qui nous paraissaient des obstacles à son règne et n'étaient en réalité que des moyens utiles à sa miséricorde, ayant perdu leur raison d'être, Dieu enverra ses anges crier aux quatre coins du monde : « Le dernier jour est arrivé pour toute créature. » Il déchaînera alors un déluge de feu, et sur les ruines de l'univers le Fils de l'homme, Jésus-Christ, qui est aussi le Fils de Dieu, tenant en mains le signe de sa toute-puissance, le glorieux sceptre de sa croix, redira avec majesté cette simple parole qui remplira les cieux de joie, et d'épouvante les enfers : « Moi, Jésus, j'ai vaincu le monde. *Ego vici mundum.* »

* *

Or prenez garde, m. f., que dans cette lutte à mort entre le monde et Jésus-Christ, où Dieu nécessairement doit avoir le dernier mot et remporter la victoire, vous n'êtes pas simples spectateurs ; car vous êtes du monde ou vous êtes de Dieu. De qui parlez-vous la langue ? De qui avez-vous les mœurs ? De qui faites-vous les œuvres ? Contre qui menez-vous la lutte ? Contre le monde ou contre Dieu ?

Hélas ! aujourd'hui nombre de chrétiens cesseraient volontiers la guerre. A défaut d'une paix qu'ils savent impossible, au moins ne peut-on pas trouver un compromis en se faisant des concessions ? Notez qu'ils n'osent pas demander au monde de renoncer à ses idoles pour adorer le seul vrai Dieu. C'est l'Eglise qui devrait diminuer son dogme et relâcher sa morale. Alors tout se concilierait : la vie chrétienne et la mondaine, les romans et les livres saints, les théâtres et les sanctuaires, les plaisirs du monde et les joies du ciel !

Pourquoi pas ?

1° Parce que ce serait une apostasie contre Dieu et contre son Christ.

Tant que Dieu sera le vrai Dieu et que le monde sera mauvais, une pareille doctrine et une vie pareille, ce n'est pas seulement une mésalliance, c'est un adultère, dit l'Apôtre. Et c'est ainsi que la plupart traitent, en effet, le Verbe de Dieu : *plurimi adulterantes verbum.* Ils le trahissent, ils le torturent, ils le livrent à ses ennemis. Malheur à qui n'est plus capable de haïr non le pécheur, mais le péché ! car la haine du mal est d'essence divine. Pour l'ajuster avec l'erreur, il faut singulièrement diminuer la vérité, et c'est bien, hélas ! ce qu'on fait : *diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* Mais cette vérité diminuée n'est plus aux dimensions de Dieu, qui est immense et éternel. C'est la négation même de Dieu.

Et c'est la *négation du Christ.* Où donc a-t-il prêché ces compromissions monstrueuses ? Libre à vous de les inventer ; mais de prétendre encore que vous êtes chrétiens, cela dépasse les bornes de la raison et de la foi. S'il faut être fou pour nier Dieu, comme l'affirme l'Ecriture Sainte, il faut être aussi fou pour croire qu'on peut tout à la fois ou danser autour du veau d'or, se vautrer aux pieds de Vénus, adorer l'arbre de la science ou servir la déesse Raison, et suivre Jésus-Christ au ciel !

2° Mais j'ai bien tort de m'emporter contre ces pauvres chrétiens, qui plus encore me font pitié. Ce n'est pas le zèle qui les pousse, c'est le courage qui leur manque. Ils ont peur ! une peur folle du monde ! Si je me montre un vrai chrétien, qu'est-ce qu'on dira ? Ce qu'on dira de prime abord ? on l'entend assez tous les jours ; mais ce qu'on entend moins souvent parce que ce spectacle est trop rare, c'est ce qu'on dit au fond du cœur en face d'un parfait chrétien. Plus d'un, comme le centurion, se frappe tout bas la poitrine en disant : « Celui-là est vraiment un homme, et cet homme est un Fils de Dieu ! Ah ! si tout le monde lui ressemblait ! »

Mais dans le camp du monde on n'a pas confiance, on a peur : on a peur des autres et peur de soi-même, parce qu'au fond on a peur, une peur terrible de Satan. N'est-ce pas lui qui mène le monde, et ne le mène que par la peur ?

Pourquoi donc craignez-vous, hommes de peu de foi ? Entendez aujourd'hui votre divin Maître vous dire : « *Confidite, ego vici.* Ayez confiance, j'ai vaincu. » J'ai vaincu Satan en l'enchaînant dans les enfers, et comme il fait peser ses chaînes sur le monde, quand je soumets le monde à mon joug suave, je ne fais que le délivrer. Ayez confiance en

moi, en vous et dans les autres : vous vaincrez comme j'ai vaincu. La confiance règne dans mon empire, parce que c'est le règne de l'amour.

*Ostende quem elegeris :* maintenant donc, m. f., montrez-nous qui vous choisissez : de Dieu ou de Satan, du monde ou de Jésus-Christ ! Ah ! répétez au fond du cœur, montrez par toute votre vie ce que vous affirmiez un jour à la face des anges et des hommes — un jour où la foi, la confiance et l'amour débordaient justement de votre cœur en fête, le plus beau jour de votre vie, au jour inoubliable de votre première communion : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours ! » Ainsi soit-il.

## COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

### XVII

### 1er Dimanche de Carême

#### TENTÉS COMME JÉSUS, RÉSISTONS COMME LUI

Mes frères,

Le pèlerin de Palestine ne manque pas de visiter la montagne de la Sainte Quarantaine. C'est une colline qui se dresse à l'ouest de Jéricho et dont les flancs sont percés de nombreuses grottes. C'est là, d'après une tradition, que Notre-Seigneur se retira après son baptême dans le Jourdain pour y prier et y jeûner. C'était au milieu de l'hiver, alors que le désert est plus stérile que jamais, le ciel rigoureux, les arbres sans fruits. Il y vécut quarante jours dans une entière solitude, avec les bêtes farouches, les lions et les léopards qui sortaient des bords du Jourdain, parmi les chacals dont on entend sur la montagne les cris lugubres. Quelle rude pénitence et comme, au début du Carême, l'Eglise est bien inspirée en nous la rappelant !

Toutefois ce n'est pas cette pénitence que je veux considérer avec vous, mais la triple tentation qui la suivit et dont Notre-Seigneur, pour notre instruction, voulut bien être l'objet de la part du démon.

### I

Le démon était vivement désireux de savoir si Jésus était Dieu. Les prodiges qui avaient marqué sa naissance le lui faisaient craindre, les paroles du saint vieillard Siméon saluant le fils de Marie comme le Rédempteur attendu, celles de Dieu le Père surtout qui venait, sur les bords du Jourdain, de le proclamer son fils bien-aimé, ajoutaient encore à ses craintes. D'autre part, il l'avait vu naître si pauvre dans une humble étable, fuir en Egypte comme s'il eût été impuissant à détourner les coups d'Hérode, il le voyait dans le désert si accablé par la fatigue, la soif et la faim, que vraiment il était difficile de voir un Dieu en sa personne.

Afin de dissiper ses doutes, le démon résolut de tenter Jésus en lui faisant accomplir un acte qui révélerait sa puissance infinie s'il est Dieu, son impuissante faiblesse, au contraire, s'il n'est qu'un homme. S'approchant de lui, il lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, commande à ces pierres de se changer en pains. »

C'est à une tentation de sensualité que le démon soumet donc tout d'abord Notre-Seigneur. Il n'offre pas à son corps affamé des fruits ou des mets ; il se contente de lui conseiller un miracle pour apaiser sa faim et de devancer ainsi le moment fixé par Dieu son Père pour la satisfaire. Jésus ne veut pas même commettre cette légère immortification, il se souvient qu'il est venu sur la terre pour user en faveur des autres, et non dans son propre intérêt, du pouvoir des miracles qui lui appartient et il répond au démon : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Ah ! si nous nous souvenions de cette vérité, comme nous nous occuperions moins de notre corps au détriment de notre âme !

Après cette première épreuve qui lui a si mal réussi, puisqu'il ne peut conclure des paroles de Jésus ni de ses actes s'il est Dieu ou simplement un homme, le démon transporta Notre-Seigneur à Jérusalem, la Ville sainte, et, le déposant sur le haut du Temple, il lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : « Il a été ordonné à ses anges d'avoir soin de vous ; ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre. »

A une tentation de sensualité succède une tentation d'orgueil, plus dangereuse encore que la première. Combien qui avaient résisté aux séductions des sens, que le jeûne et la pénitence n'avaient point effrayés, n'ont pas su résister aux attraits de la vaine gloire, aux tentations d'orgueil et d'ambition, se sont laissé entraîner au péché par présomption ! Telle est bien la tentation que le démon propose à Notre-Seigneur en lui suggérant de se jeter du haut du Temple, pour que les foules l'admirent, en lui faisant espérer que les anges le soutiendront pour qu'il ne lui arrive aucun mal. Comme si Dieu nous avait donné un ange gardien pour empêcher les conséquences de notre témérité et nous préserver du péril quand nous nous y exposons de propos délibéré !

Mais Jésus ne se laisse pas prendre à ce second piège et répond au tentateur : « Vous ne tenterez point, est-il aussi écrit dans les Saints Livres, le Seigneur votre Dieu. » Une fois de plus, le démon en est pour ses frais ; une fois de plus Jésus déjoue sa ruse en ne faisant pas le mal qu'il lui suggère et en ne lui révélant pas ce qu'il veut tant savoir.

### II

Le démon ne se décourage pas et a recours à une troisième tentation. « Il y a dans le monde, dit S. Jean, une triple concupiscence : l'amour de la chair, l'orgueil de la vie et la concupiscence des yeux, » autrement dit la sensualité, le désir de voir en sa possession beaucoup d'or et d'argent, le désir d'éblouir les yeux par un luxe éclatant. L'avarice pourra peut-être séduire Notre-Seigneur que la volupté et l'orgueil n'ont pu ébranler. Le tentateur le transporte donc sur une montagne fort haute et, lui montrant tous les royaumes de la terre avec la gloire qui les accompagne, il lui dit : « Je vous donnerai tout cela si vous vous prosternez devant moi et m'adorez. »

Le démon se vante outre mesure, car il ne peut donner tous les royaumes de la terre qui ne lui appartiennent pas et dont il ne dispose pas à son gré. Il promet donc plus qu'il ne peut donner, il trompe selon sa coutume, car il est le père du mensonge. Il nous trompe de la même façon lorsque, pour nous séduire, il nous fait espérer, comme récompense de notre dévouement à sa cause, des places, des honneurs, des richesses, toutes sortes d'avantages temporels que nous n'obtenons presque jamais. Et les obtiendrions-nous, que sont tous les royaumes de la

terre comparés au royaume des cieux qui nous est promis si nous restons fidèles à Dieu ? De quel profit nous seraient tous les honneurs et toutes les richesses de ce monde, si nous venions à perdre notre âme ?

Jusque là Notre-Seigneur était demeuré calme devant les propositions du démon et s'était contenté de les repousser ; mais, en l'entendant l'inviter à se prosterner devant lui et à l'adorer, il est saisi d'indignation et s'écrie avec l'accent du mépris et de l'horreur : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul. »

A ces mots qui lui rappelaient son crime et sa révolte dans le Paradis, le démon se retira couvert de confusion, du moins pour un temps, dit S. Luc (IV, 13), et les anges, s'étant approchés, adorèrent Notre-Seigneur et le servirent.

### III

Notre-Seigneur, ai-je dit en commençant, a voulu subir cette triple tentation pour notre instruction. Qu'a-t-il donc voulu nous apprendre ?

En acceptant d'être tenté par le démon, il a voulu nous apprendre tout d'abord qu'il fallait nous attendre à l'être nous-mêmes. La tentation est le lot de tout le monde. Adam et Eve le furent dans le Paradis terrestre, alors qu'ils étaient encore innocents et saints ; à plus forte raison durent-ils l'être après leur chute et devons-nous l'être nous-mêmes qui avons hérité de leur déchéance.

Aussi bien la tentation est une conséquence de notre nature. Dieu nous a créés libres, maîtres de notre destinée, capables de choisir entre le bien et le mal, entre le ciel et l'enfer. Mais pour que nous puissions choisir, il faut que le mal nous soit proposé avec ses séductions menteuses, en même temps que le bien avec ses charmes et sa récompense. C'est Dieu qui nous propose celui-ci et nous invite à l'accomplir ; il laisse au démon le soin de nous proposer le second.

Tant que nous vivrons, donc, nous serons tentés, nous le serons en quelque endroit que nous habitions : Notre-Seigneur a été tenté même dans la Ville sainte et le Temple où l'avait transporté le démon ; nous le serons quels que soient notre état et notre profession, nous le serons à tout âge, quand la vieillesse sera venue aussi bien que dans notre jeunesse. Pour chacun de nous la vie sera jusqu'au bout un combat perpétuel contre le démon.

Notre-Seigneur est tenté par le démon alors qu'il vient de recevoir le baptême et de passer quarante jours dans la prière et la pénitence. La tentation ne tourmente pas seulement les pécheurs, en effet, mais aussi, mais surtout les justes. Les pécheurs sont sous le joug du démon, celui-ci ne les tente que pour les y maintenir. Ceux autour desquels il rôde surtout, multipliant les tentations pour les faire tomber, ce sont les justes, ceux qui sont en état de grâce. Aussi il ne faut pas nous étonner si parfois nous nous sentons tentés davantage après une bonne confession qui nous a fait rentrer dans l'amitié de Dieu : c'est le démon qui, chassé de notre cœur, cherche à y rentrer et qui, comme le dit l'Evangile, revient avec sept autres démons pour en faire le siège. Il s'était retiré, mais pour un temps seulement.

En acceptant d'être lui-même en butte à la tentation, enfin, Notre-Seigneur nous apprend que la tentation n'est pas un péché, mais, comme je le disais tout à l'heure, une épreuve. Si cette épreuve, nous l'affrontons victorieusement, non seulement nous n'avons pas offensé Dieu, mais nous l'avons glorifié ; mis dans l'alternative de choisir entre lui et le démon, nous prenons parti pour lui, nous refusons de céder aux suggestions du démon pour rester fidèles à Dieu et à sa loi. A l'exemple de Notre-Seigneur nous disons au démon : « Retire-toi, Satan ! » pour n'adorer et ne servir que Dieu seul. Quelle gloire pour Dieu et quel mérite pour nous !

Après que le Sauveur eut fait au tentateur cette réponse, disions-nous, les anges s'approchèrent et le servirent. Ainsi font les anges invisibles qui nous entourent lorsque nous avons résisté victorieusement aux tentations. Ainsi feront-ils à l'heure de notre mort. L'Eglise les invitera, par ses prières, à venir nous porter dans leurs bras : « Anges du Seigneur, s'écriera-t-elle, venez à la rencontre de cette âme, offrez-la vous-mêmes au Très-Haut. » Puis s'adressant à notre âme : « O âme chrétienne sortie de ce séjour d'épreuves, dira-t-elle, que le chœur des anges te reçoive et te transporte au ciel. Puisses-tu, comme Lazare, si pauvre autrefois, si riche maintenant, jouir du repos éternel après les tentations et les luttes de cette vie. » Ainsi soit-il.

---

## XVIII

### 2e Dimanche de Carême

#### LA TRANSFIGURATION DU PÉCHEUR ET SA RÉCOMPENSE

**Mes frères,**

**L'Eglise, dans l'Evangile d'aujourd'hui, nous met sous les yeux la merveilleuse scène de la transfiguration de Notre-Seigneur. Pourquoi nous invite-t-elle à contempler ce prodige au début de la Sainte Quarantaine ? Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'elle agit ainsi pour nous exciter à bien employer le temps du Carême, qui doit être pour chacun de nous un temps de conversion, de transfiguration spirituelle. C'est pour nous y encourager qu'elle nous montre en la personne de Notre-Seigneur la gloire, l'éclatante transfiguration qui sera au ciel la récompense de nos efforts.**

### I

**Voyons d'abord cette transfiguration de Notre-Seigneur, puisqu'elle est le modèle de la double transfiguration qui doit s'opérer en nous.**

**Durant les jours qui avaient précédé ce prodige, Jésus avait prédit une fois de plus à ses apôtres les tourments de sa passion, sa mort et sa résurrection. Les associant en quelque sorte aux souffrances qu'il devait endurer, il avait ajouté qu'il leur faudrait se renoncer, prendre eux aussi la croix sur leurs épaules et marcher à sa suite. Ces prédictions n'étaient pas réjouissantes pour ceux qui les entendaient. Afin de remonter leur courage, Jésus va se transfigurer devant trois d'entre eux. En se montrant dans sa gloire, il les convaincra de sa divinité et les prémunira contre les déceptions que leur causeront sa passion et sa mort ; en leur donnant en sa compagnie sur le Thabor un avant-goût du bonheur du ciel, il les aidera à supporter les épreuves de la vie par lesquelles il leur faut le mériter.**

Prenant donc, un soir, avec lui Pierre, Jacques et Jean, ceux-là mêmes qui, quelques mois plus tard, seront au jardin de Gethsémani les témoins de son agonie, il les conduisit sur une haute montagne qu'on croit être le Thabor. Les arabes eux-mêmes la vénèrent et la désignent sous le nom de « montagne de la lumière. » Elle mesure environ six cents mètres d'altitude et sur son sommet et ses flancs verdoyants on voit encore les ruines d'une basilique bâtie au ɪvᵉ siècle en l'honneur du mystère qui s'est accompli là, et celles d'un couvent construit au vɪɪᵉ siècle. Aujourd'hui trois autels se dressent sous trois petites constructions voûtées et rappellent les trois tentes que S. Pierre voulait dresser là.

Arrivé sur cette montagne, Notre-Seigneur se mit à prier comme il le faisait presque chaque nuit. Quant à ses trois compagnons, fatigués, ils s'endormirent à ses côtés. Or voilà que, pendant qu'il priait, Jésus se transfigura. La gloire divine qui était en lui transparut à travers les voiles de sa chair. Les évangélistes, ne sachant à quoi égaler l'éclat du visage de Jésus, le comparent à celui du soleil ; quant à son vêtement, il était d'une telle blancheur de neige, dit S. Marc, qu'aucun foulon sur la terre ne pourrait faire une étoffe aussi blanche. En même temps, deux figures apparurent à ses côtés : c'étaient Moïse et Elie.

La vision étincelait et jetait de tels feux qu'elle réveilla les apôtres. Leurs yeux s'ouvrirent et ils entendirent Moïse et Elie s'entretenant avec Jésus de sa sortie de ce monde, c'est-à-dire de sa passion et de sa mort qui devaient s'accomplir à Jérusalem. Pierre, heureux de cette atmosphère toute céleste, s'écria : « Maître, il est bon pour nous d'être ici ! Si vous voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Il parlait encore quand une nuée lumineuse les enveloppa et une voix en sortit qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. » Ils tombèrent la face contre terre et quand ils osèrent enfin lever les yeux, il ne virent plus que Jésus seul. Les apôtres hésitaient à se relever, mais Jésus vint à eux et les touchant : « Levez-vous, dit-il, et ne craignez point. »

## II

Cette transfiguration de Notre-Seigneur, avons-nous dit, est le modèle de la transfiguration spirituelle que nous devons réaliser en nous pendant ce Carême. Nous y voyons en effet ce que nous devons faire pour y parvenir.

Et d'abord nous devons, pendant ce saint temps, vivre dans le recueillement et prier. C'est retiré sur une montagne, dans la solitude et le silence, c'est pendant qu'il prie avec ferveur que Jésus est transfiguré. Si nous voulons nous convertir du mal au bien, du bien au mieux, pendant ce Carême, fuyons, nous aussi, le monde, autant du moins que nos devoirs d'état nous le permettent; évitons en tous cas les fêtes mondaines, les divertissements coupables, les préoccupations trop absorbantes qui nous empêcheraient de penser à notre salut. Donnons à la prière le temps que nous refuserons au monde, prions pour demander à Dieu pardon des péchés qui défigurent notre âme, prions pour qu'il nous aide à nous corriger de nos défauts et que par nous les orgueilleux soient transfigurés par l'humilité, les cœurs durs par la charité, les violents par la douceur, les sensuels par la continence.

Nous devons ensuite songer à nos fins dernières. L'Eglise nous y invitait au début de ce Carême, en répétant à chacun de nous, le mercredi des Cendres : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » Sur le Thabor, Notre-Seigneur nous en donne l'exemple. De quoi parle-t-il avec Moïse et Elie ? De sa mort. Entretenons-nous avec lui de la nôtre et du jugement qui la suivra. Demandons-lui la grâce de nous y préparer par une sincère pénitence s'il en est besoin, en tout cas par une vie sainte et pleine de mérites.

Nous devons enfin écouter avec empressement et docilité la parole de Dieu qui, en ce saint temps du Carême, nous est annoncée plus fréquemment. C'est Dieu le Père lui-même qui nous le recommande : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dit-il en parlant de Notre-Seigneur, écoutez-le. » Or Notre-Seigneur se survit en tous ceux à qui il a confié le ministère de la parole; en les écoutant, c'est lui que nous écoutons. Venons donc les entendre. La parole de Dieu est le grand moyen dont Dieu se sert pour transfigurer nos intelligences en les faisant passer des ténèbres de l'erreur, de l'obscurité du doute à la lumière de la vérité; c'est elle qui nous fait voir la honte du vice, la malice du péché, les risques qu'il nous fait courir, les moyens faciles d'en sortir, les précautions à prendre pour n'y plus retomber. Ah! si nous aimions davantage à venir à l'église, à assister aux instructions, si, quand nous y sommes, au lieu de trouver toujours trop longs les sermons qu'on nous fait, nous disions comme S. Pierre : « Qu'il nous est bon d'être ici ! » certainement ce Carême ne se passerait pas sans qu'une heureuse transformation, sans qu'une éclatante tranfiguration ne s'opère en nous; la blancheur de neige dont notre âme purifiée resplendirait le jour de Pâques, la joie sainte qui illuminerait notre visage en serait la preuve.

## III

Cette transfiguration à laquelle nous devons travailler, non seulement pendant ce Carême, mais pendant toute notre vie, car jamais nous n'aurons atteint l'idéal que nous propose Notre-Seigneur : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, » cette transfiguration spirituelle doit avoir son couronnement dans le ciel. C'est là-haut que nous serons vraiment transfigurés comme Notre-Seigneur sur le Thabor.

Notre âme le sera, car, dit S. Paul, « quand Dieu nous apparaîtra, nous serons semblables à lui. »

En contemplant Dieu dans tout l'éclat de sa gloire, notre âme resplendira de gloire comme lui, comme resplendissent de lumière les objets que le soleil illumine de ses rayons d'or. « Les justes, a dit Jésus-Christ, brilleront comme le soleil dans le royaume de mon Père. »

Cette gloire, cette transfiguration ne sera pas le privilège exclusif de nos âmes ; nos corps en auront leur part. Comme l'affirme le même apôtre S. Paul, à la fin du monde notre corps ressuscitera ; semé dans la corruption, il ressuscitera incorruptible ; semé dans l'ignominie, il ressuscitera glorieux ; semé dans la faiblesse, il ressuscitera plein de force ; semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel. (I Cor., xv, 44). Quelle consolante et glorieuse transfiguration pour notre pauvre corps sujet ici-bas à tant d'infirmités ! Elle ne saurait d'ailleurs nous étonner : Jésus-Christ n'est-il pas notre chef et ne sommes-nous pas ses membres ? Il avait un corps comme nous, matériel et passible comme le nôtre, et voilà qu'au Thabor, transfiguré, il brille comme un soleil et répand un éclat incomparable. Cette gloire est une image, mieux que cela : une garantie de celle qui attend nos corps au jour de la résurrection.

Ah ! c'est quand se produira pour nous cette transfiguration, c'est au ciel et au ciel seulement que nous pourrons redire comme S. Pierre : « Seigneur, il nous est bon d'être ici. » Le bonheur dont nous jouirons alors, nous n'aurons plus à craindre qu'il s'évanouisse comme s'évanouit aux yeux des apôtres la vision du Thabor. Travaillons donc à le mériter par une sainte vie. « Oui, bien-aimés frères, vous dirai-je comme S. Paul aux Corinthiens dans la première lettre qu'il leur adressa, soyez fermes, inébranlables, travaillant de plus en plus à l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur. » Ainsi soit-il.

---

## AVANT LE CARÊME

### ORIGINE ET UTILITÉ DU CHEMIN DE LA CROIX

Mes frères,

Parmi les dévotions chères à la piété chrétienne, il n'en est point de plus populaire que le Chemin de la croix. Permettez-moi de vous présenter ce soir quelques considérations sur ce saint exercice, auquel vous vous empresserez de venir prendre part tous les vendredis de Carême.

I

A proprement parler, le Chemin de la croix est l'espace que parcourut, chargé de sa croix, notre divin Rédempteur, depuis le palais de Pilate où il fut condamné, jusqu'au sommet du Calvaire où il fut crucifié. On y compte 1361 pas. Parcourir cet espace serait donc vraiment *faire* le Chemin de la croix.

Après l'ascension de Notre-Seigneur, la Sainte Vierge suivait fréquemment cette voie douloureuse ; elle aimait à revoir ces lieux encore humides du sang de son Fils. Quoi d'étonnant ? N'a-t on pas vu jadis une souveraine, l'impératrice Eugénie, femme de Napoléon III, dont le fils unique, ce charmant petit prince impérial, avait été massacré au sud de l'Afrique par les Zoulous, s'embarquer et franchir les océans pour visiter cette terre barbare qui avait bu le sang de son enfant ?

C'est donc la Sainte Vierge elle-même qui nous a enseigné à faire le Chemin de la croix. Les saintes femmes et les premiers fidèles suivirent son exemple et après eux une foule de pèlerins venus des pays même les plus reculés, tantôt en secret et isolément, tantôt en nombreuses caravanes. Puis ce furent les Croisés qui vinrent en phalanges guerrières au cri de : « Dieu le veut ! »

Mais ici donnons la parole aux chroniqueurs. C'était le 11 juillet 1099. L'armée des Croisés venait enfin de s'emparer de Jérusalem. Après un terrible assaut et une résistance désespérée, les hautes tours, les fortes murailles, les portes de fer de la sainte cité étaient tombées devant la valeur de ces preux chevaliers qui, foulant sous les pieds de leurs chevaux les fanatiques musulmans, entraient triomphalement dans la ville sacrée qu'ils étaient venus conquérir de si loin.

Après les premiers moments accordés à l'exaltation du triomphe, la foi des Croisés donna un spectacle splendide. La nuit commençait à tomber, un silence solennel succéda aux bruits de la mêlée, les cantiques de pénitence remplacèrent les hymnes de la victoire. Godefroy de Bouillon, le chef valeureux des armées chrétiennes, s'avança le premier, sans armes et pieds nus, sur le chemin du Calvaire. L'armée entière, conduite par le clergé, suivait ses pas. Princes, guerriers, hommes au cœur intrépide, tous se mirent à faire en gémissant le Chemin de la croix, sur les lieux mêmes que, dix siècles et demi auparavant, le Rédempteur avait arrosés de son sang. Les Croisés montrèrent alors une dévotion si tendre et si vive qu'on eût dit que ces hommes qui venaient de monter à l'assaut sortaient d'une longue retraite ou d'une profonde méditation.

L'Eglise comprenait tout le bien que pouvaient produire dans les âmes ces pieux pèlerinages : aussi les encouragea-t elle hautement et les enrichit-elle de nombreuses indulgences. Mais tout le monde ne pouvait passer les mers et se transporter dans la Judée. Aussi bien, un temps vint où les Musulmans reprirent Jérusalem, et il n'aurait pas fait bon qu'un chrétien y reparût faisant le Chemin de la croix. Alors l'Eglise engagea les fidèles à remplacer le voyage aux Lieux Saints par un pèlerinage spirituel qui consisterait à parcourir dans une église ou dans un endroit quelconque quatorze stations, en y méditant les principales circonstances de la passion de Notre-Seigneur. Telle fut l'origine du Chemin de la croix, tel qu'il se pratique aujourd'hui. Le Souverain Pontife a accordé à ceux qui font ce pieux

exercice avec les dispositions convenables une indulgence plénière.

II

Ainsi donc, m. f., quand vous parcourez, une à une, les stations du Chemin de la croix, allant vous placer devant chaque tableau et qu'en même temps vous méditez sur celle des circonstances de la passion de Notre-Seigneur qu'il représente, c'est comme si vous visitiez les sanctuaires de Judée. Et, remarquez le bien, aucune prière n'est imposée pour cela ; bien qu'il soit très louable de lire les considérations d'usage conformes aux tableaux qu'on visite, de réciter des *Pater* et des *Ave*, cela n'est point nécessaire. Circuler dans l'église, méditer les mystères de la Passion, on ne demande rien de plus. Est-ce simple ? est-ce facile ? est-ce avantageux ?

Au reste, si l'Eglise a tant enrichi cette dévotion, c'est qu'elle en apprécie l'excellence : elle sait que c'est une des pratiques les plus agréables au ciel et les plus utiles à la terre. Pour moi, je n'hésite pas à dire que nulle pratique n'est plus propre que le Chemin de la croix à nous inspirer l'horreur du péché et l'amour de Notre-Seigneur.

Adam, dit-on, ne connut vraiment la gravité de sa faute qu'à la vue du cadavre sanglant d'Abel tué par Caïn. Le pécheur qui fait son Chemin de croix pourrait-il ne pas reconnaître la gravité de son crime en contemplant l'Agneau de Dieu immolé pour expier le péché ? Pourrait-il ne pas haïr et rejeter avec horreur son péché, en voyant qu'il a été la cause de tant de souffrances et d'ignominies ? L'orgueil pourra-t-il subsister en présence d'un Dieu devenu pour nous l'opprobre et l'abjection de tout un peuple ? La sensualité et l'impureté ne rougiront-elles pas à la vue des plaies qu'ont ouvertes dans la chair de l'Homme-Dieu leurs joies criminelles ? La colère et la haine ne tomberont-elles pas devant cette innocente victime qui marche au supplice sans ouvrir la bouche et qui meurt en priant pour ses bourreaux ? Et le repentir, la contrition avec le bon propos ne saisiront-ils pas aisément l'âme pécheresse qui médite sur cette voie sacrée les douleurs qu'elle a causées à son Dieu ?

Car enfin, à chaque étape du Chemin de la croix, c'est le péché que l'on rencontre masqué d'un visage humain, c'est le péché qui mène tout. Voici Pilate sur son tribunal : c'est le péché qui condamne à mort Jésus. Voici les soldats : c'est le péché qui piétine Jésus tombé à terre. Voici les bourreaux : c'est le péché qui leur passe les clous pour attacher Jésus en croix. Le péché est le grand bourreau de Jésus-Christ. Mais le péché, qui est-ce ? Est-ce une chimère ? Non, c'est un personnage en chair et en os ; le péché, c'est tout un homme faisant le mal, c'est l'orgueilleux, c'est le débauché, c'est le vindicatif ; le péché, ce fut vous un jour, m. f., et par conséquent vous aussi, vous étiez au Calvaire occupés à crucifier Jésus-Christ.

Parcourez une à une les stations de la Voie douloureuse et voyez votre ouvrage. Quoi ? vous écrierez-vous, ce Dieu qui monte courbé en deux, chancelant, c'est donc moi qui l'ai chargé de cette lourde croix ? Quoi ? ce visage livide, c'est donc moi qui l'ai taché de crachats et meurtri de soufflets ? Quoi ? ce cadavre que je vois étendu sur les genoux de Marie, c'est donc moi qui lui ai fait ces plaies par tout le corps ? Mais je suis donc un misérable et un bourreau ! Et rien qu'à cette pensée, les larmes jailliront de vos yeux et le repentir de votre cœur. Aussi ne sais-je rien de mieux pour vous préparer à vos confessions que de faire auparavant votre Chemin de croix.

Ce n'est pas tout. L'histoire ancienne parle d'un roi qui, ayant été chassé de ses Etats par son peuple révolté, s'embarqua à la hâte pour trouver une contrée plus hospitalière. Mais à peine fut-il en mer qu'une horrible tempête se souleva et, brisant son vaisseau, rejeta l'infortuné monarque exténué et transi sur la plage même qu'il venait de quitter. A la nouvelle de son naufrage, ses cruels sujets accoururent sur le rivage pour satisfaire encore leur joie féroce et insulter à leur souverain désarmé. Cependant le spectacle de ce pauvre prince gisant à demi mort sur le sable, désarma la colère de ces séditieux ; leur courroux se changea en commisération ; ils recueillirent leur roi, l'entourèrent de tous leurs soins et le reconduisirent triomphalement sur son trône, témoignant ainsi que rien n'est capable comme l'infortune d'exciter l'affection, même dans les cœurs les plus haineux.

De même, si durs que soient nos cœurs, si froids que soient nos sentiments envers Jésus-Christ, lorsque, suivant sur le Chemin de la croix les traces sanglantes de ses pas, nous contemplons sur le Calvaire son corps déchiré par les plus horribles tortures, il est impossible de ne pas ressentir quelque peu d'amour pour lui. Ses plaies divines sont comme autant de bouches éloquentes qui nous demandent notre affection, qui touchent les cœurs les plus endurcis et les âmes les plus froides. Du reste, Notre-Seigneur l'avait prédit : « C'est du haut de ma croix et par le spectacle de mes douleurs que j'attirerai à moi tous les cœurs. »

Enfin je voudrais dire à tous ceux qui souffrent et qui sont dans la peine : Venez vous consoler sur le Chemin de la croix. Vous qui vivez dans l'isolement, trahi par vos amis, délaissé par vos parents, considérez Jésus vendu par Judas, abandonné par ses apôtres. Vous qui avez des chagrins domestiques, contemplez Jésus rencontrant sa sainte mère abîmée dans les douleurs. Vous qui êtes méprisés et raillés, écoutez les injures que vomissent contre Jésus cette soldatesque et cette foule barbare. Vous qui endurez la misère, voyez Jésus dépouillé de tout, même de ses vêtements. Malades de toute espèce, sondez, si vous le pouvez, les plaies de son corps divin, pensez à la soif brûlante qui le dévorait et qu'on voulut étancher avec du fiel et du vinaigre. Vous qui souffrez de peines intérieures, de troubles, d'inquiétudes, voyez Jésus en son agonie, abandonné même de

son Père. Oh! oui, venez, quelles que soient vos souffrances, faites le Chemin de la croix et dites-moi si vous ne ressentez pas aussitôt une douce consolation, à la vue de votre cher et divin Ami souffrant comme vous, avec vous et pour vous.

* *

On raconte que S. Wenceslas, roi de Bohême, avait coutume de se rendre toutes les nuits, accompagné d'un de ses pages, dans une église de Prague pour y visiter le St-Sacrement. Or, une nuit d'hiver qu'il faisait très froid et que la neige couvrait le sol, le page grelottait et murmurait. « Mets tes pieds dans la trace de mes pas, » lui dit le saint roi, et aussitôt le page ressentit une chaleur bienfaisante. Ainsi fait Notre-Seigneur. Dans toutes nos souffrances, il nous dit : « Mon enfant, j'ai passé par là ! » et son souvenir et sa grâce raniment notre courage, fortifient notre cœur et consolent notre douleur. Ainsi soit-il.

## CHEMIN DE CROIX

### PRIÈRE PRÉPARATOIRE

O Jésus, qui nous avez sauvés par vos souffrances, afin de nous faire comprendre la malice du péché, daignez m'inspirer en ce saint exercice une sincère douleur de mes fautes. Faites qu'en vous suivant sur le chemin du Calvaire, je pleure sur mes fautes. Marie, ma bonne Mère, appliquez à mon âme la vertu expiatrice du sang de Jésus-Christ.

### *Ire Station :* Jésus est condamné a mort

Ce n'est pas tant Pilate qui vous condamne, ô Jésus, que moi, misérable pécheur. C'est moi qui, à chacune de mes fautes, ai redit la clameur du Sanhédrin : « Il est digne de mort, » et qui ainsi me condamnais moi-même. Pardonnez-moi dans votre grande miséricorde et sauvez-moi.

### *IIe Station :* Jésus est chargé de sa croix

Vous souffrez, ô Jésus, sous ce pesant fardeau ; mais la croix de bois n'est rien pour vous, ce sont mes péchés qui vous accablent. Oui, je le crois, mes péchés ont pesé lourdement sur votre esprit qui les a vus, sur votre cœur qui en a été attristé, sur votre corps qui les a expiés. Pénétrez-moi, Seigneur, d'une vive componction à cette pensée.

### *IIIe Station :* Première chute de Jésus

Le péché contredit tellement les perfections divines, ô Jésus, que votre Père vous terrasse, vous son propre Fils. Puissé-je comprendre que le péché est l'ennemi de Dieu, le mal de Dieu. Le mal de Dieu ! c'est plus que le mal d'un père, que le mal d'une mère. C'est un poids qui vous accable, qui vous tourmente, et j'en suis l'auteur. Inspirez-m'en la plus vive horreur.

### *IVe Station :* La rencontre de Marie

Toute la famille divine est attristée du péché. Vous en souffrez, ô Jésus, votre Mère en souffre, le Père et le Saint-Esprit, quoique impassibles, en souffrent en vous et en Marie. Nous pécheurs, n'en serons-nous point affligés ? Divin Maître, et vous, ô Marie, mettez dans mon cœur un peu de votre douleur : *Me sentire vim doloris, fac ut tecum lugeam.*

### *Ve Station :* Le Cyrénéen

Par la contrainte imposée au Cyrénéen de se substituer à vous dans le portement de votre croix, vous avez voulu, ô mon Sauveur, nous apprendre l'obligation que nous avons de coopérer à notre salut, de souffrir avec vous. Ce ne serait digne ni de vous ni de nous de nous admettre un jour dans votre gloire sans mérite de notre part. Daignez graver en nous cette importante leçon, afin que nous la mettions en pratique. *Fac ut portem Christi mortem, Passionis fac consortem.*

### *VIe Station :* L'acte de Véronique

O Jésus, si vous imprimez votre image sur le linge que vous présente Véronique, c'est afin de m'encourager à incruster dans mon cœur la ressemblance et les sentiments du vôtre. Faites-le, Seigneur, je vous en supplie. Avivez en moi le souvenir de vos souffrances et de mes péchés, si bien que je trouve en celles-là le motif de haïr ceux-ci.

### *VIIe Station :* La seconde chute de Jésus

Vous retombez, mon Sauveur, sous le poids moins de votre croix que de mes rechutes par défaut de bon propos. Je retombe trop facilement dans mes infidélités, je retourne trop tôt à mes défaillances et à mes manquements, parce que j'escompte trop votre miséricorde, Pardon, Seigneur, pour tant de confessions sans assez d'amendement ; donnez-moi la ferme résolution de me purifier sans relâche et de persévérer dans l'éloignement du péché.

### *VIIIe Station :* Les femmes d'Israel

Vous me demandez, mon Jésus, de pleurer même sur mes fautes vénielles. Si elles sont légères pour moi, elles ne laissent pas de vous attrister et de vous faire souffrir. Qui vous aime vraiment ne distingue pas entre fautes plus ou moins graves. Il lui suffit qu'elles vous offensent et blessent votre cœur. Aux unes et aux autres doit aller ma réprobation.

### *IXe Station :* La troisième chute

Ce qui vous accable, ô Jésus, c'est l'obstination dans le mal, c'est l'endurcissement des pécheurs, c'est leur habitude du péché. Ils voudraient peut-être sortir de leur état si funeste, mais ils n'en ont pas le courage. Par les souffrances que vous avez endurées, arrachez-les à la perdition et daignez les aider à rentrer en grâce avec vous.

### *Xe Station :* Jésus est dépouillé de ses vêtements

Vous souffrez, divin Maître, de ce cruel dépouillement, mais plus encore d'être privé de l'amour

des hommes, vos frères. Que ce soit pour nous un sujet de tristesse. Nous avons été trop longtemps peut-être sans vous aimer, et maintenant encore vous aimons-nous comme nous le devons ? Pardon, Seigneur. Pour racheter ce temps perdu, nous voulons vous aimer doublement désormais et vous faire aimer.

*XI^e Station :* Le crucifiement

Adorable Sauveur, il me semble entendre les coups de marteau qui enfoncent les clous dans vos mains et dans vos pieds sacrés. Ah ! puissent-ils retentir avec force en mon cœur, aux heures douloureuses de l'épreuve, pour me la faire accepter chrétiennement, et dans les tentations, pour me contenir toujours dans la voie du devoir.

*XII^e Station :* La mort sur la croix

C'est pour tous les hommes que vous êtes mort, divin Rédempteur ; c'est à tous que vous donnez vos mérites et vos satisfactions. Comment n'approcherions-nous pas avec confiance de ce trône de miséricorde qu'est votre croix ? Comment n'espérerions-nous pas un pardon entier, généreux, le pardon du larron pénitent ? Nous vous le demandons par l'intercession de Celle que vous nous avez laissée pour Mère en mourant.

*XIII^e Station :* La descente de croix

Quelle n'a pas été votre douleur, ô divine Mère, lorsque votre Jésus a été descendu de sa croix ? N'est-ce pas plus déchirant pour vous de recevoir sur vos genoux son corps sanglant et inanimé ? Par vos douleurs, par votre martyre, daignez exaucer la prière que l'Eglise met sur nos lèvres à chacune de ces stations : « Sainte Mère, faites que s'impriment fortement dans mon cœur les plaies du Crucifié. »

*XIV^e Station :* La mise au tombeau

Votre mise au tombeau, bien-aimé Sauveur, sera bientôt suivie de la résurrection. C'est fini de vos humiliations et de vos souffrances. Votre vie glorieuse va commencer. Par votre sépulture, je vous demande avec la Sainte Eglise de nous délivrer de toute attache au péché. Faites sortir du tombeau de leurs péchés tous les pauvres pécheurs qui y sont ensevelis, afin que nous participions tous aux joies de votre résurrection. Ainsi soit-il.

## SUJETS DE CIRCONSTANCES

### AUX FUNÉRAILLES D'UN BON CHRÉTIEN

Mes frères,

L'Eglise répand des prières et non des louanges sur le cercueil de ses enfants, car c'est surtout des prières que nous avons besoin au sortir de ce monde.

Je ne veux cependant pas laisser la dépouille mortelle de l'excellent chrétien que fut M. N. quitter cette église sans dire le profond regret que me cause sa mort. Evidemment, je suis peiné chaque fois que la mort visite un de vos foyers et cause un nouveau vide dans la grande famille paroissiale que le bon Dieu m'a confiée. Personne ne s'étonnera, toutefois, si j'affirme éprouver une peine particulière quand ceux que la mort frappe sont de bons chrétiens comme M. N. et tant d'autres qui, chaque dimanche, étaient exacts aux saints offices et dont les places restent inoccupées.

M. N. était au milieu de nous le dernier survivant des âges de foi. Non seulement il était fidèle aux offices chaque dimanche et au rendez-vous pascal, mais on le voyait fréquemment aux offices de semaine, tels que les services de Carême et les offices de la Semaine Sainte, sans s'occuper s'il serait seul ou en nombreuse compagnie.

Dès sa plus tendre enfance, il prit place au lutrin aux côtés de son oncle qui, comme tous les instituteurs d'alors et à la grande satisfaction des populations, était fier de s'entourer de ses meilleurs élèves. Cette place, pendant quatre vingts ans, soit dans votre ancienne église, soit dans celle-ci, M. N. ne l'a jamais quittée. Toujours arrivé le premier, il était heureux d'y chanter les louanges de Dieu.

Je le racontais il y a quelques semaines à Mgr l'Evêque, en sollicitant pour le cher défunt la médaille de la reconnaissance diocésaine. Elle devait lui être décernée en la prochaine fête de Pâques. Il ne sera plus là pour la recevoir, puisque Dieu vient de l'appeler en son Paradis pour l'y décorer lui-même. Nul doute qu'il n'y entre prochainement s'il n'y est déjà. Sa sainte mort autorise à le croire : ne pouvant plus venir à l'église en ces derniers temps, il récitait son chapelet tous les jours. Quand il se rendit compte que la mort approchait, il voulut s'y préparer par une confession de toute sa vie et recevoir deux fois le saint viatique. Il reçut l'Extrême-Onction en pleine connaissance, répondant lui-même aux prières du prêtre, et quand, après lui avoir administré ce sacrement, je lui présentai le crucifix, à plusieurs reprises il le baisa avec ferveur, comme il avait coutume de le faire chaque année le Vendredi Saint en venant se prosterner devant lui et baiser ses plaies sacrées. Il ne cessa plus dès lors de se recommander à S. Joseph, patron de la bonne mort, qui vient de l'emmener terminer son beau mois en Paradis, et à tous ceux qui venaient le visiter il adressait la même recommandation : « Priez Dieu pour moi. »

Oui, m. f., ce cher défunt a fait une belle mort, digne couronnement de sa vie de foi, d'honneur et de travail. Puissions-nous tous faire un jour une mort semblable et mériter que se réalisent pour nous comme pour lui ces paroles qu'il a chantées si souvent dans les messes de *Requiem* : « *Beati mortui qui in Domino moriuntur ! Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis, opera enim illorum sequuntur illos.* Bienheureux ceux qui meurent dans le Sei-

gneur ! Oui, dit l'Esprit-Saint, ils se reposent maintenant de leurs travaux et reçoivent la récompense du bien qu'ils ont fait, car leurs œuvres les suivent. » Ainsi soit-il.

## EXPLICATION DU CATÉCHISME

### 49e LEÇON

### LA SATISFACTION ET LES INDULGENCES

#### § 1. — La Satisfaction

Q. 434. — *Qu'est-ce que la Satisfaction ?*

R. — *La Satisfaction est la réparation de l'injure que le péché a faite à Dieu et du tort qu'il a pu causer au prochain.*

Quand le péché a été pardonné, il reste encore au pécheur l'obligation de le réparer, c'est-à-dire d'offrir à Dieu de bonnes œuvres pour compenser l'injure qui lui a été faite.

C'est une obligation de justice : par le péché il a été privé de l'honneur qui lui est dû ; cet honneur doit lui être rendu. Quand Adam et Eve eurent désobéi à Dieu en mangeant du fruit défendu, Dieu leur pardonna, mais il les frappa aussi d'une peine temporelle : ils furent désormais soumis aux fatigues, aux souffrances, aux maladies et à la mort.

Moïse osa douter un instant de la parole de Dieu en frappant trois fois le rocher au lieu d'une. Dieu lui pardonna, mais il le frappa aussi d'une peine temporelle qui lui fut très sensible : lui qui avait reçu la mission d'amener le peuple de Dieu dans la Terre promise, n'y entrerait pas.

Jésus-Christ, en se soumettant aux humiliations, aux souffrances et à une mort cruelle, nous a montré la nécessité de l'expiation. Les saints se sont imposé des prières, des jeûnes, des mortifications très dures pour réparer leurs fautes. Enfin le bon Dieu a établi le purgatoire pour obtenir des âmes justes, mais qui n'ont pas suffisamment expié sur terre, la réparation de leurs fautes avant leur entrée au ciel.

En réparant l'injure faite à Dieu, la Satisfaction nous inspire aussi une plus grande horreur du péché. L'importance des peines qui lui sont attachées, notamment en purgatoire, nous montre qu'il ne doit pas être pris à la légère, mais qu'il est le plus grand de tous les maux parce qu'il s'attaque à Dieu.

Il peut arriver que nos péchés aient causé du tort au prochain, soit dans sa personne (par les mauvais traitements ou par le scandale), dans ses biens matériels (par le vol) ou dans sa réputation (par la calomnie ou par la médisance). Dans ce cas, il faut réparer le mieux possible le tort causé au prochain. C'est aussi une obligation de justice, car nous n'avons pas le droit de nuire à nos semblables sans raison légitime.

Q. 435. — *La Satisfaction est-elle nécessaire ?*

R. — *Oui, la Satisfaction est nécessaire, parce que, même après le pardon du péché, il reste ordinairement à subir une peine temporelle pour l'expier.*

La Satisfaction est nécessaire parce qu'elle constitue, comme nous venons de le dire, une dette de justice. Or il est toujours nécessaire de régler ses dettes de justice. Cela est tellement vrai que le confesseur ne pourrait pas donner l'absolution au pénitent qui refuserait de réparer ses fautes dans la mesure où il faut le faire.

Q. 436. — *Comment répare-t-on l'injure faite à Dieu ?*

R. — *On répare l'injure faite à Dieu : 1o en accomplissant la pénitence que le confesseur impose ; 2o en supportant patiemment les peines de la vie ; 3o en pratiquant des bonnes œuvres, et particulièrement la prière, la mortification et l'aumône.*

1o Ordinairement la pénitence imposée par le confesseur est courte et facile à accomplir, mais elle a une valeur expiatoire plus grande que la même œuvre que nous accomplirions de notre propre gré, parce qu'elle fait partie du sacrement de pénitence et qu'elle nous est imposée par le confesseur au nom de Jésus-Christ.

Il faut donc veiller à faire sa pénitence, à la faire sans tarder et de son mieux. Celui qui, par sa faute, omettrait de faire sa pénitence, commettrait un péché, véniel si la pénitence avait été donnée pour l'expiation de fautes vénielles, mortel si la pénitence avait été donnée pour l'expiation de fautes mortelles.

2o Par le péché nous avons voulu nous procurer un plaisir défendu. Il est donc juste que, pour compenser, nous acceptions avec soumission les peines qui peuvent nous arriver dans le cours de la vie. Nous aurons soin de les offrir au bon Dieu avec l'intention de réparer nos péchés. On peut le faire en offrant chaque matin sa journée à Dieu et en lui offrant pour une intention spéciale quelques-unes des peines plus importantes qui peuvent se présenter.

3o Il est bon d'ajouter à cette double satisfaction quelques bonnes œuvres que nous choisirons à notre gré, par exemple quelques prières supplémentaires, une visite au Saint Sacrement, une dizaine de chapelet, un chemin de croix ; quelques mortifications comme la privation d'un dessert ; une aumône qui consiste à se priver d'une petite somme d'argent en faveur des pauvres ou d'une bonne œuvre.

Les pénitences les meilleures sont celles qui nous coûtent davantage et qui, par ailleurs, sont opposées à l'un de nos défauts habituels. Celui qui est porté à la paresse dans des exercices de piété fera une excellente pénitence en accomplissant un exercice auquel il n'est pas tenu ; celui qui manque facilement à la charité choisira comme pénitence un service rendu ou une parole aimable adressée à une personne qui lui déplaît.

N'oublions pas qu'il vaut mieux faire pénitence sur terre qu'en purgatoire : d'abord parce que la pénitence faite ici-bas nous évitera un long séjour en purgatoire, et aussi parce que les peines du purgatoire sont beaucoup plus dures que celles que

nous pouvons nous inspirer volontairement sur terre.

---

Q. 437. — *Comment répare-t-on le tort causé au prochain ?*

R. — *On répare le tort causé au prochain en lui rendant au plus tôt ce qu'on lui a fait perdre dans ses biens ou dans sa réputation.*

La réparation due au prochain exige que l'on rétablisse les choses dans l'état où elles étaient avant le préjudice causé. Cette réparation doit être faite le plus tôt possible, car le prochain a le droit de posséder et d'utiliser ses biens. En l'en privant, nous avons commis une injustice envers lui ; en tardant à réparer, nous prolongerions cette injustice. Donc :

1° Si nous avons privé le prochain de ses biens matériels en le volant, il faut lui rendre la somme ou la chose volée, ou, si c'était impossible, l'équivalent. De même s'il s'agissait d'un dommage causé volontairement et malicieusement en détruisant ou en abîmant un objet appartenant au prochain, il faudrait dédommager celui-ci en remplaçant l'objet détruit ou en lui payant le dommage causé.

2° Si nous avons fait tort au prochain dans sa personne en le blessant, nous sommes tenus de l'aider à rétablir sa santé et à payer les frais occasionnés par notre faute.

Si c'est à son âme que nous avons fait du mal par le scandale, nous devons lui donner le bon exemple, prier pour lui et, si cela est possible, lui faire savoir que nous réprouvons notre conduite.

3° Si nous avons nui à la réputation du prochain par la calomnie, il faut rétablir la vérité auprès des personnes qui ont eu connaissance de notre calomnie. S'il s'agit d'une médisance, nous devons compenser le mal fait au prochain en disant du bien de lui et en excusant le mal qu'il a pu commettre, si nous pouvons le faire. Si nos paroles avaient causé un dommage matériel au prochain, par exemple en le privant de son gain, en lui faisant perdre sa place, nous serions tenus de compenser ce dommage.

---

### § 2. — Les Indulgences

Q. 438. — *Qu'est-ce qu'une indulgence ?*

R. — *Une indulgence est une remise, accordée par l'Eglise, de la peine temporelle due aux péchés pardonnés.*

Celui qui a droit à une réparation peut remettre sa dette au débiteur en tout ou en partie. Souvent cette remise est subordonnée à une condition facile à remplir. Par exemple, on remettra une dette d'argent à condition que le débiteur accomplisse un petit travail désigné.

Dieu, qui ne se laisse pas vaincre en générosité par les hommes, veut bien lui aussi nous remettre notre peine temporelle, moyennant quelques conditions faciles à remplir. C'est l'Eglise catholique qui a été chargée par Jésus-Christ de faire cette remise. Elle le fait au moyen des indulgences.

Remarquons toutefois que la remise d'une peine n'est jamais faite que pour les péchés qui ont déjà été pardonnés. On ne comprendrait pas en effet que les conséquences du péché soient supprimées, alors que le péché est encore existant.

---

Q. 439. — *Comment l'Eglise remet-elle cette peine ?*

R. — *L'Eglise remet cette peine en appliquant à ses enfants les mérites surabondants de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et des Saints.*

Jésus-Christ a acquis, en s'incarnant, en souffrant et en mourant, des mérites d'une valeur infinie. Ce n'est pas pour lui-même qu'il les a acquis : il n'en avait pas besoin, n'ayant aucune faute personnelle à expier.

De même la Sainte Vierge, qui n'avait, elle non plus, aucun péché à réparer, puisqu'elle est toute pure, a acquis des mérites, beaucoup moins importants que ceux de Jésus-Christ, mais cependant considérables.

Enfin les Saints ont acquis une somme de mérites bien supérieure à leur dette envers Dieu.

Il en résulte qu'il existe une quantité de mérites, provenant de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et des Saints, qui demeurent disponibles. Cette quantité est limitée, si l'on considère ce qu'ont apporté la Sainte Vierge et les Saints ; elle est illimitée, si l'on considère ce que Jésus-Christ a apporté. On peut donc dire que dans son ensemble elle est infinie.

Or c'est cette somme de mérites qui constitue le trésor de l'Eglise. Lorsqu'elle remet sa peine à un pécheur pardonné, elle puise donc, pour ainsi dire, dans ce trésor, et offre à Dieu pour ce pécheur une compensation digne de lui. Puisque son trésor est infini, l'Eglise peut accorder des remises de peine ou indulgences en nombre infini et de valeur infinie.

---

Q. 440. — *Qui a donné à l'Eglise le pouvoir d'accorder des indulgences ?*

R. — *C'est Jésus-Christ qui a donné à l'Eglise le pouvoir d'accorder des indulgences, quand il a dit à ses Apôtres : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. »*

Par ces paroles Jésus-Christ a donné à son Eglise le pouvoir de délivrer entièrement ses enfants de leurs péchés. Il n'a mis aucune restriction à ce pouvoir. Or nous savons que tout péché comporte deux choses : la souillure même du péché et les conséquences du péché ou peine temporelle. Puisque l'Eglise a reçu le pouvoir de délivrer entièrement du péché, elle peut donc 1° remettre le péché lui-même — elle le fait par le sacrement de pénitence, — 2° remettre la peine temporelle due au péché — elle le fait par les indulgences.

---

Q. 441. — *Combien y a-t-il de sortes d'indulgences ?*

R. — *Il y a deux sortes d'indulgences : l'indulgence plénière, qui remet toute la peine, et*